

Blues d'amour de nuit

Yolande Villemaire

Volume 25, Number 1 (145), February 1983

Nos écrivains par nous-mêmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villemaire, Y. (1983). Blues d'amour de nuit. *Liberté*, 25(1), 82-83.

YOLANDE VILLEMAIRE

BLUES D'AMOUR DE NUIT

Isadora disait que c'était pas mal flyé mais que ça ne faisait rien; Gabrielle jouait aux cartes avec Pauline-Archange en mangeant toutes les fraises de la sangria; j'expliquais à Nana que Léo serait là dans deux minutes, que c'était écrit, je me levais déjà pour aller lui ouvrir; Ananas souriait comme une actrice et répétait que c'était beau de m'entendre, ça lui donnait envie de pleurer. Cha cha chat dormait.

En ouvrant à Léo qui était revenu chercher pour Leila le livre de Clint Benedict je me suis dit que c'était comme dans un livre de lecture; Léo a lu, Léo lira, Léa a dit allô, Léo lia Léa: ça me laissait perplexe. Quand il est reparti, en le voyant s'éloigner dans l'escalier j'ai cru revoir Ella Parker à la fin de *West Side Story*, puis j'ai pensé à Larry West dans *Downstairs* et peut-être même aussi à Benny Hill dans je ne sais plus quoi ni quand ni où, c'est vrai qu'on avait pas mal bu... Il y a eu comme un nuage devant mes yeux, de la poussière d'inconnaissance disait Cléa, de petits tourbillons pointus comme des boutons de roses, comme des mosquées anhisaranes roses perdues dans le désert blanc de Gobi, disais-je, de Gobi, et Léo devenait invisible tout à coup comme

s'il avait joué à Mandrake et à Lothar.

Le soir où j'avais vu pour la dernière fois Aliocha, qu'on appelait Jinny et Samantha mais qui s'appelait aussi Aline, on sortait du Metropolitan Museum; c'était au printemps dernier, on avait toutes passé l'après-midi dans la même salle à regarder des portraits de Marilyn Monroe et Dick Tracy, Elina-Liane-Elain trippait fort là-dessus, Barbara voulait voir si c'était vrai qu'Ange-Line avait fait tatouer un papillon à sa tchomme Marie-Lou, moi j'avais envie d'aller prendre un Manhattan à côté, on riait toutes comme des folles quand le gardien est venu nous dire *closing, ladies, closing* et qu'on pouvait revenir *weekdays at ten*, demain on ne serait plus là. J'avais les bleus, Léo ne comprenait pas ça, avoir les bleus; il pensait que j'étais down mais c'était pas ça, c'était drôle aussi, tranquille et doux, calmant comme un valium, beau comme la pluie. Le monde est bleu, darling, *I feel blue, I blew out in the sky, I miss you, I love you!* Et bien longtemps après, quand je suis allée seule sur l'île d'Oahu, un des sept centres de pouvoir du monde, je repensais à cet après-midi que nous avons passé plus tard dans le Vermont, avec Judith Baxter, couchés parmi les plants de bleuets à regarder le ciel et la voûte des grands arbres qui se rejoignaient au-dessus de nos têtes pour l'éternité. J'avais les yeux bleus, les cheveux bleus et je pleurais des larmes bleues qui me coulaient le long des joues jusque sur la terre où elles se perdaient comme des bulles, comme des pas dans la pluie, de la fumée de Gitanes sous le plafond rose de mon appartement, quand on avait bien fait l'amour et qu'on s'était étendus pour se laisser flotter, qu'on disait. Mais ça me fait mal d'y penser maintenant. En refermant la porte j'ai vu le chat qui bâillait, allongé sur le sofa gris près de Paula; il avait l'air d'un petit lion, léo, Léo. Paula dit qu'elle allait faire ma carte du ciel.